

Un poète grec de la périphérie

Jacques Bouchard*

Celui qu'une disposition du sort — qu'on ne saurait imputer ni à la justice de Dieu ni au verdict des hommes — a condamné à n'être tout à fait ni de son temps, ni de son pays, n'a guère d'autre patrie que la route le long de laquelle il chemine. (...) C'est pourquoi, qu'il le veuille ou non, il doit avancer; avancer encore jusqu'à ce que son regard se voile, que ses membres se dessèchent, que son ombre le quitte et qu'il ne soit plus rien qu'une voix mêlée de lumière, ou — ce qui est plus probable — un silence dans la nuit.

Benoist Méchin¹

Peu de poètes en vérité réussissent à transformer la date de leur naissance en symbole poétique et à l'imprimer ainsi définitivement dans la mémoire de leurs lecteurs. Victor Hugo immortalisa la sienne dans une formule fameuse: "Ce siècle avait deux ans..." Stephanos Constantinides, quant à lui, est né en 1941. Mais il naquit dans une conjoncture politique, socio-économique et historique tellement pénible qu'on eût dit qu'elle fût celle d'un siècle de fer, de loin antérieur aux progrès civilisateurs de l'humanisme, du christianisme et des *Lumières*. Voilà pourquoi le poète stigmatisa cette date — banale en somme — en y accolant la simple abréviation, mais d'une éloquente litote: en 1941 av. J.-C.

C'est qu'il vit le jour dans un petit pays occupé, souventefois mis à feu et à sang: l'île de Chypre. Précisons que "la naissance le prit" dans une humble famille paysanne, vivant pauvrement dans la bourgade de Pentalia, près de Paphos: ce qui obligera le jeune homme à toujours travailler manuellement pour pouvoir compléter ses études secondaires. Il n'est encore qu'élève au gymnase lorsque, pendant les années 1955-1960, il prend part à la lutte de libération nationale de son pays. En 1960 il part pour Athènes pour y préparer sa licence es lettres. Celle-ci obtenue, il retourne à Chypre et devient, à partir de 1966, professeur dans l'enseignement secondaire. On sait

* Études néo-helléniques - Université de Montréal

que Chypre demeure l'un des rares pays à ne pas posséder d'université; Constantinides reprend donc le chemin de l'étranger en 1970 dans le but de parfaire sa formation professionnelle: il s'inscrit à la Sorbonne qui lui décernera successivement une maîtrise es lettres, un doctorat en sociologie et un doctorat d'État en sciences politiques.

Ses études terminées, Stephanos Constantinides arrive au Québec en 1976. Il enseigne d'abord à l'Université Laval, puis à l'Université de Montréal et à l'Université du Québec à Montréal. Il a par ailleurs rempli diverses fonctions au Ministère de l'Éducation du Québec, fut président du Conseil consultatif des communautés culturelles et de l'immigration, puis membre du Comité pour l'implantation du plan d'action du Gouvernement du Québec à l'intention des communautés culturelles (CIPACC).

Outre la poésie dont je parlerai plus bas, Constantinides a toujours consacré une partie de son temps au journalisme, que ce soit à Chypre, à Athènes ou à Montréal. C'est que plus directement peut-être que la poésie, la presse écrite lui permet de faire évoluer les mentalités, d'exprimer ses idées et ses idéaux de justice sociale et de liberté, de participer activement à la vie communautaire, d'abord de l'hellénisme irrédimé, ensuite des Grecs de la diaspora².

Au Québec plus particulièrement, alors qu'il était président de l'Association culturelle helléno-québécoise, il a fondé et dirigé la revue *Le Métèque* (1980); présentement, il dirige le Centre de Recherches Helléniques de Montréal, qu'il a fondé, de même que la revue savante *Études helléniques* (1983) dont il est co-éditeur.

Le présent recueil s'intitule *Anthumes*: un mot qui, s'il suggère d'audacieuses associations d'idées, nécessite pourtant quelques explications. À première vue, on croirait y lire le terme *anthos*, fleur, qu'on retrouve dans notre mot "anthologie", de même que dans le prénom chrétien Anthime, porté par nombre d'ecclésiastiques orthodoxes; au fait, Chypre ne fut-elle pas surnommée "l'île des saints"? Le titre évoque aussi l'anglais *anthem*, antienne ou chant de célébration — ce qui siérait admirablement à des poèmes. Un lecteur quelque peu helléniste s'empresserait peut-être de comprendre *anthummos*, "contre-hymne", qui serait également très évocateur. Mais il s'agit plutôt d'un néologisme forgé par analogie avec son contraire, bien attesté: "posthume". Quoique d'origine latine, ce titre me

paraît convenir tout à fait aux fins de la présente anthologie: le préfixe *ante*, avant, met en relief l'Antiquité historique ou fictive dans laquelle le poète a situé plusieurs de ses poèmes. Quant au second terme du néologisme, *humus*, il rappelle douloureusement ce qui manque essentiellement au déshérité et au déraciné: la terre. Enfin, par son opposition à "posthume", *Anthumes* désigne et magnifie le combat acharné de l'Homme, sa vie durant, luttant seul mais fier contre les forces qui à la fin le terrasseront.

Anthumes présente au public francophone quatre poèmes tirés du premier recueil de Constantinides, paru à Nicosie en 1969 sous le titre *Investir dans le temps d'un rêve* et de quelques témoignages. Ce sont les poèmes: «Je suis né en 1941 av. J.-C.», «Biographie», «Justice» et «Une lueur d'espoir». Du second recueil, publié à Nicosie en 1979 et intitulé *Prière de ne pas cracher dans l'autobus*³, cinq poèmes ont été retenus: «Exploits du monde civilisé», «Nous avons choisi la terre», «Erinyes», «Dans le royaume de Syrobabylonie» et «Jehan S...». Les cinq autres poèmes sont des inédits, plus récents.

Les poèmes choisis et traduits peuvent être regroupés et former quatre cycles: 1^o les poèmes autobiographiques (1 à 4); 2^o les chants inspirés par la tragédie chypriote (5 à 7); 3^o par l'histoire et la politique (8 à 13); 4^o le poème autobiographique final (14) qui pourrait bien clore une période et en inaugurer une autre: on y constate pour la première fois la mention de Montréal.

La poésie de Constantinides est une poésie simple, truffée de prosaïsmes et étrangère à l'alogisme et à l'abstraction qui ont marqué la poésie depuis le surréalisme. On peut donc aisément circonscrire sa thématique et esquisser une certaine évolution de celle-ci au moyen des quelques fragments présentés ici. Le lecteur du texte grec percevra l'évolution du poète pour ce qui est de sa maîtrise des techniques poétiques.

Le thème de l'inadaptation sociale du poète risquerait de nous reporter à un romantisme éculé et aujourd'hui trivial. Or c'est d'abord de son inadaptation éthique que nous parle Constantinides; son inadaptation sociale n'a rien de romantique: elle se fonde sur des constatations d'ordre économique et politique. À scruter attentivement les "témoignages" de Constantinides, on conclura que son affirmation de l'impuissance congénitale à posséder le bonheur *terrestre* ainsi que la grêle mélopée qui l'exprime illustrent assez la "dissonance ontologique" dont Hugo Friedrich

fait la caractéristique essentielle de la poésie moderne⁴. Cette condition de l'homme écrasé de naissance par la foule des systèmes existants n'est pas seulement celle, personnelle, du poète: c'est au contraire le lot -le Destin? de la masse des anonymes, des déshérités de la terre dont le poète se fait le porte-parole.

L'angoisse originelle de se voir partir perdant dans la carrière de la vie prend bientôt des proportions cosmiques: le sol se dérobe et l'homme reste orphelin d'une patrie soudainement perdue. Comment n'être pas cette "conscience malheureuse" quand on se rend compte que la tourmente est généralisée, que les systèmes broient les hommes au nom, usurpé, de la civilisation et que Big Brother commande tout? (Voir "Dans le royaume de Syrobabylonie" et "Salamine de Chypre"). La condition d'esclave, d'exilé, de réfugié est — hélas! — trop humaine; elle ne date pas de l'occupation anglaise de l'île de Chypre (1878 à 1960), ni de l'invasion récente (1974) du pays et de son occupation par la soldatesque turque: de l'Histoire universelle, maculée d'une suite d'atrocités semblables (de Troie et Carthage jusqu'à Auschwitz), l'actualité reprend inexorablement le flambeau — le Vietnam, le régime des Colonels en Grèce, etc. (Voir "Exploits du monde civilisé" et "Réfugiés").

Or le poète refuse de jouer le jeu en se taisant: à l'aliénation résignée, voire consentie, il préfère l'angoissante lucidité du "non serviam". À la suite d'une prise de conscience de sa condition de vaincu, si d'autres attitudes sont possibles, deux surtout s'offrent à l'homme qui décide de ne pas embrasser le parti de la force aveugle (car "médiser" est de toutes les époques, de même que les janissaires volontaires!): il y a d'abord le saut dans l'absurde; mais Constantinides semble bien l'avoir écarté d'emblée. Enfin, il y a l'engagement. Mais ici quelques distinctions s'imposent. Il est évident que Constantinides, en tant que personne politisée, a été amené à faire des choix politiques et même à assumer des responsabilités dans un parti: il fut secrétaire national, pour le Canada, du Mouvement Panhellénique Socialiste (PASOK) en 1980-1981. Il prit aussi une part active au Comité helléno-canadien de solidarité pour Chypre. Mais déçu de constater l'entropie grandissante entre la conception d'un programme et son application, il préféra reprendre sa liberté et quelque distance avec les partis politiques. D'autre part, il s'est vite aperçu que la simonie existe même dans les causes dites nobles, qu'elles soient patriotiques ou humanitaires (voir "Erinyes").

Il en va tout autrement de son engagement en tant qu'écrivain. Constantinides a déjà affirmé qu'il n'était pas un "écrivain engagé" dans le sens partisan du terme⁵. Intellectuel émigré, il a opté de combattre pour l'Homme, de défendre des idéaux de justice sociale qui transcendent les programmes politiques et les patries particulières. La "petite patrie" perdue, il retrouve la grande patrie de tous les hommes, la planète Terre. À le voir prendre la défense autant du Troyen, du Carthaginois, que du Chypriote, on songe à la généreuse pensée de Leibniz: «je souhaite le bien du genre humain; je suis non pas *philellin*, ou *philoromaïos*, mais *philanthropos*».⁶

La poésie de contestation de Constantinides vise à libérer l'Homme des diverses servitudes qui l'oppriment, qu'elles soient d'ordre politique, économique, culturel, religieux, historique, etc. Le poète raille l'utilisation tendancieuse des valeurs helléno-chrétiennes prônée par la Junte militaire grecque pendant la dictature (1967-1974) (voir "Jehan S..."); il dénonce aussi les impostures de l'histoire officielle (voir "Impostures"). Il reprend d'ailleurs autrement ce thème dans d'autres poèmes, qu'on n'a pas retenus dans cette anthologie, en démystifiant les mythes créés par les histoires nationales. Ainsi dans son poème "La Bastille" publié en 1969, le poète se demande:

(...)
*"Mais a-t-elle vraiment eu lieu la prise
de la Bastille?
ou ne sont-ce là
que songes d'une nuit d'été
que des historiens farfelus de l'époque
nous ont refilés
comme événements historiques?
Événement bien douteux que cette prise
de la Bastille.
Il est plus probable
qu'elle reste encore debout
et qu'en vain les hommes
célèbrent sa prise!"*

Que le poète continue inlassablement son combat solitaire, on ne saurait identifier son attitude à celle du Sisyphe de Camus: il ne possède pas l'ataraxie de ce dernier; au contraire son stoïcisme est teinté d'amertume. Les dents grincent. La plainte ou le cri qui jaillissent couvent une haine sourde contre toutes les formes d'oppression, mais aussi l'irréductible espoir qu'un jour ce combat trouvera sa justification. Le ton habituel de cette poésie oscille entre l'ironie et le sarcasme, laissant poindre parfois quelques menaces larvées. L'arme des faibles? Peut-être aussi leur force, quand on ne craint pas de manier la dérision contre son propre sort, comme fait le poète. Et pourtant cette poésie trouve çà et là des accents d'une authentique tendresse (voir "Biographie" et "Adieu").

Contre le monde chaotique extérieur, la littérature constitue incontestablement pour Constantinides un refuge et un lieu de rédemption. L'écriture justifie le combattant et le sauve du néant. Cette conception éthique, quasi sacerdotale, de l'écriture source de courage, Constantinides veut la trouver chez ses aînés d'élection: voilà pourquoi la référence et l'interférence intertextuelles renvoient souvent le lecteur à des textes de Georges Séfiris (1900-1971; Prix Nobel 1963), de l'éminent Alexandrin Constantin Cavafy (1863-1933) ou de Manolis Anagnostakis (1925-), lui aussi poète contestataire. Comme beaucoup de poètes grecs de la génération des années '70, Constantinides semble avoir été peu influencé par la poésie d'Odysséas Elytis (1911-; Prix Nobel 1979). C'est que l'esthétique et la réutilisation critique de sujets historiques et politiques des trois autres correspondent mieux peut-être à une poésie démystificatrice.

Poète parcimonieux, Constantinides a livré peu de textes au public; son œuvre connue a gardé quelque chose de fragmentaire, métaphoriquement exemplaire du champ de ruines — les civilisations! — sur lequel le poète promène son regard impitoyable.

Ce texte est la préface parue dans le recueil de poèmes de Stephanos Constantinides, *ANTHUMES*, Montréal, Éd. Le Métèque, 1984.

NOTES

1. *À destins rompus*, Paris, Albin Michel, 1974, p.11 et 13.
2. Constantinides vient de publier une étude sociologique intitulée *Les Grecs du Québec*, Montréal, Editions O Metoikos — Le Métèque, 1983, p.250.
3. En grec, les deux recueils s'intitulent comme suit : *Ependyssi sto bronno enos oneirou kai kapoion martyrion*, Nicosie, Editions «*Kypriaka Hronika*», 1969, *Parakaleisthe me pyete entos tou leoforeiou*, Nicosie, Editions *O Metoikos*, 1979.
4. Voir Hugo Friedrich, *Structures de la poésie moderne*, Paris, Denoël/Gonthier, 1976 (édition allemande 1956).
5. Dans une interview que Constantinides m'accordait le 11 mars 1983 sur les ondes de Radio-Canada, à l'émission "Actuelles".
6. *Die philosophischen Schriften*, éd. C.I. Gerhardt, vol.VII, Berlin, 1890, p.456. Cité dans A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, P.U.F., 1972, p.770.